

Jean Baechler (ss.dir.), *Figures de la guerre*,

Paris, Hermann, 2019, 398 pp.

Par Bénédicte Chéron

C'est une somme que proposent, avec ce livre, les éditions Hermann. La somme de vingt contributions sur la guerre regroupées en deux grandes parties "Histoire" et "Sociologie". La très grande diversité des thèmes, des périodes et des angles choisis trouve sa source dans l'origine de l'ouvrage. Jean Baechler, qui a présidé aux destinées de ce travail, s'en explique dans son propos liminaire. À ses yeux, deux études fondamentales sur la guerre comptent : le *De la guerre*, de Clausewitz (qu'il tient "*personnellement et depuis une soixantaine d'années, pour le seul livre jamais écrit qui soit définitif et indépassable*") et *Paix et guerre entre les nations* de son maître Raymond Aron. D'un côté, donc, écrit-il, une approche par "*la dimension opérationnelle*", de l'autre, une analyse de la guerre par le biais des "*développements diplomatico-stratégiques*".

Qu'il soit permis de citer plus longuement l'historien-sociologue, tant sa démarche mérite attention en ce qu'elle éclaire tout l'ouvrage dont il est question :

J'étais dès longtemps convaincu qu'un troisième point de vue était encore ouvert. Il se concentrerait principalement sur la place de la guerre dans le règne humain, et ce dans toutes les dimensions de celui-ci. Un programme complet porterait sur l'examen systématique des contributions de la guerre comme facteur aux aspects les plus divers de la condition humaine et, réciproquement, sur les facteurs affectant les expressions de la guerre. Mon hypothèse était que le politique étant au centre de la condition humaine et la guerre un département essentiel du politique, elle devait révéler son effectivité ubiquitaire à qui voudrait bien la vérifier sur les faits. Une hypothèse scientifique doit donner lieu à des déductions en forme de prédictions, selon la formule "*si l'hypothèse est juste, alors on devrait observer ceci*". En l'occurrence, la première prédiction énonçait que la guerre devait s'inscrire dans un espace à trois dimensions, politique, instrumentale et opérationnelle. C'est sur cet espace complexe qu'il conviendrait de construire une polémologie générale, en ce sens qu'y seraient dévoilés les rapports de la guerre à l'humain politique, économique, psychique, religieux, technique, éthique... Pour compliquer encore la problématique, je suis persuadé que rien d'humain ne peut être expliqué rationnellement sans conjointre la philosophie, l'histoire et la sociologie. La polémologie rêvée devait être encore philosophique et s'occuper des concepts, historique et s'attacher aux occurrences singulières, sociologique et peser le poids des facteurs mobilisés.

S'attelant à ce vaste chantier, Jean Baechler, lança grâce au soutien de la Fondation Del Duca et de l'Académie des Sciences morales et politiques quatre colloques de trois jours et une quinzaine de séminaires de deux jours. Les éditions Hermann en publièrent les actes en seize volumes. Puis vint, en septembre 2016, le colloque de clôture de ce cycle, à la Fondation des Treilles, dans le Var, lors duquel une vingtaine de contributeurs se réunirent. Le présent ouvrage est le fruit de leurs travaux.

Ainsi s'explique l'immense champ spatial et temporel couvert par les auteurs, perceptible dès la lecture de la table des matières. La première partie intitulée "Histoire" s'ouvre sur une étude de la guérilla et de la contre-guérilla chez les Éburons (54-51 avant J.-C.) par Yann Le Bohec, pour s'achever sur une analyse de ce que Victor Hugo raconte de l'action extérieure de la France sous Napoléon III, menée par Yves Bruley. Entre ces deux chapitres, le lecteur voyage des affrontements entre la Corée et les Mongols au 13^e siècle (Laurent Quisefit) aux armées et à la relation entre les guerres et les peuples dans l'Europe des 16^e au 18^e siècles (avec les deux chapitres de Jean-Pierre Bois et Lucien Bély) en passant par les armées byzantines et ses rapports de loyauté, de trahison et de désertion (Jean-Claude Cheynet). La guerre dans ses diversités géographique et historique est aussi approchée par des angles variés : Laurent Vissière livre une analyse passionnante du rapport au temps dans les villes assiégées aux 14^e et 15^e siècles, tandis que Marion Trévisi se penche sur la place des femmes dans les guerres de siège en France à l'époque moderne. Philippe Contamine, partant des travaux de Stéphane Audouin-Rouzeau sur la Première Guerre mondiale et de *Paix et guerre entre les nations* (1962) de Raymond Aron, examine quant à lui les projets de paix universelle au sein de la chrétienté latine à la fin du Moyen-Âge. Enfin, c'est la guerre de Trente Ans "*vue d'en bas*" qui mobilise Pierre Charau dans un chapitre sur le *Simplicius* et *Courasche* de Grimmelshausen.

La partie "Sociologie" ouverte par Jean Baechler ("Les origines de la guerre") s'achève par un chapitre de Georges-Henri Soutou intitulé "Existe-t-il des traditions stratégiques ? L'exemple de la stratégie opérative allemande". Comme en histoire, les angles frappent par leur variété. Salvatore D'Onofrio évoque les premiers contacts entre Ayorés et Blancs dans le Chaco paraguayen du point de vue des Amérindiens. La guerre comme moteur de l'histoire (Christian Malis), comme expérience mystique (Antony Dabila), dans ses modalités juridiques lorsqu'il s'agit de passer de la guerre à la paix (Pierre Delvolvé), dans ses rapports avec l'esthétique (Frédéric Ramel) est examinée pour tout ce qui fait "[sa] place (...) dans le règne humain", selon les mots de Jean Baechler déjà cités plus haut. S'y ajoute une étonnante (lui-même explique avoir douté de la faisabilité du projet) et passionnante étude de Bernard Boëne d'une modélisation analogique non linéaire des relations internationales selon des modèles météorologiques. Enfin, deux chapitres de Michèle Battesti sur la fabrication du soldat dans les tranchées et de Jérôme de Lespinois sur la guerre aérienne et la guerre totale viennent compléter ce vaste tableau.

À ce stade, et alors que nous n'avons fait qu'offrir une rapide esquisse des sujets, périodes et angles abordés par l'ouvrage, un premier constat s'impose : point n'est besoin de longuement disserter pour observer que les études françaises sur la guerre existent et sont riches à condition qu'on leur offre des lieux de rencontre. Quelques chapitres montrent avec une acuité toute particulière l'intérêt qu'il y a à croiser ces approches dans leur diversité.

Alors que les opérations contemporaines appellent régulièrement sur le devant de la scène médiatique des interrogations sur la dilution du temps de la guerre, l'étude sur "La

ville assiégée ou le temps dérégulé” de Laurent Vissière est passionnante aux yeux de ceux qui s’interrogent sur ce que des Européens de l’ouest, qui vivent loin des réalités combattantes, peuvent saisir de la guerre dans leur vie ordinaire. Laurent Vissière le rappelle, l’idée que la guerre constitue un moment à part, sans que l’on se penche vraiment sur les temporalités de ce moment pour les populations, a longtemps caractérisé l’étude des sièges : *“Lorsqu’on s’intéresse à l’histoire d’une cité, et quelle que soit l’époque, un siège est toujours présenté comme une ‘parenthèse’, parfois traumatique, et l’on s’empresse de la refermer (...). Parler de parenthèse n’a cependant rien d’anodin”* alors même que certaines cités, au 15^e siècle ici choisi, vivent des états de guerre qui durent plusieurs décennies. Le temps s’étire alors dans des proportions dont le mot “parenthèse” ne peut rendre compte, lorsqu’entre 1413 et 1431, Compiègne, attaqué une dizaine de fois, *“change huit fois de mains, subit deux sièges et un sac”*. Laurent Vissière évoque aussi le cas du Mont-Saint-Michel vivant dans la guerre ou sa menace immédiate pendant plus de trente ans.

Son étude sur les différents temps des villes assiégées est alors riche d’enseignements sur les dilutions du temps dans la guerre et la concordance (ou l’absence de concordance) entre les différents temps qui la rythment et la constituent. Dans un temps médiéval où ce sont d’abord les sons qui informent du temps qui s’écoule, la guerre vient bouleverser cet environnement de bruits ordinaires. Bruits des cloches, bruits des portes de la ville qui s’ouvrent au matin et se ferment le soir, bruit d’une cloche à la fonction particulière, chargée de signifier les ouvertures et les fermetures de ces portes, bruit de l’arrivée des fermiers et maraîchers entrant dans la cité pour vendre le fruit de leur travail, bruit des cris qui caractérisent la vie urbaine. Laurent Vissière évoque des cas particuliers, comme celui de Langres où est institué, en 1498 un *“réveilleur”* ou *“crieur des trépassés”*, *“chargé de parcourir les rues de la cité trois fois par semaine, les lundi, mercredi et vendredi, à ‘heure de mynuit’, en criant ‘réveillez-vous’ ! et en agitant une clochette”*. C’est tout cet environnement sonore qui se trouve reconfiguré lorsque la cité est attaquée : les bruits sont d’abord restreints puis prennent un autre rythme. Les cloches, civiles (celles de beffrois ou des portes de la ville) ou religieuses sonnent mais pour désigner d’autres moments de la vie urbaine que ceux d’avant la guerre. Elles signalent les attaques, le feu, les tirs ennemis. Le calendrier rythmé par les travaux des champs et les fêtes est bouleversé. Les paysans venus s’abriter derrière les remparts ne peuvent pas toujours sortir cultiver leurs terres. Les fêtes ne peuvent être célébrées comme en temps de paix. Les habitants de la cité se trouvent dans une sorte de chômage technique, faute de matière première à travailler. Les processions et prières ne sont alors plus seulement le lieu des implorations mais constituent aussi des occupations dans un temps qui s’étire selon des modalités reconfigurées.

Enfin, l’ennemi impose son temps, le rythme des combats et des attaques. Les techniques d’armement déterminent pour une part l’imposition de ce rythme : *“Au 15^e siècle, le tir des bombardes restaient très lent et très régulier – une dizaine de coups par 24 heures. D’où un bombardement continu, de jour comme de nuit, qui avait pour résultat*

de priver de sommeil les défenseurs et par la même occasion les soldats de son propre camp”. Compter les tirs des bombardes, c’est aussi établir une comptabilité du temps qui passe jusqu’à ce que le temps ordinaire reprenne ses droits quel que soit le vainqueur, que les bruits d’avant le siège retrouvent leur rythme d’antan.

Laurent Vissière montre ainsi que si le début du siège suspend le temps, c’est bien surtout un *autre* temps qui s’établit, différent du temps antérieur, mais possédant ses propres capacités à rythmer la vie des assiégés. Le moment du siège, quelle que soit sa durée, est bien plus qu’une parenthèse. Il se caractérise par des modes de vie, avec un rythme propre, des marqueurs sonores particuliers. Ce qui est vrai au 15^e siècle l’est aussi en d’autres siècles : parce que la guerre a une durée, elle voit se développer des rythmes et des modes de vie, des habitudes, des routines, des fonctionnements sociaux et économiques.

Ce chapitre, parmi d’autres dans cet ouvrage, montre s’il en était besoin que la guerre, entrée dans le domaine de l’extraordinaire aux yeux d’Européens occidentaux après quelques décennies d’éloignement géographique et temporel du combat, est porteuse de ses logiques ordinaires pour ceux qui la vivent ou la subissent en acteurs involontaires. Ceux qui mènent des études contemporaines sur des zones où les conflits armés ponctuent largement la vie des sociétés travaillent sur cette vie dans la guerre, qui n’est pas faite que de combats et de feu mais de toutes ces données de la vie quotidienne. Le groupe “Guerre et Po” pour “Guerre et recompositions du politique” (IMAF/EHESS) par exemple, avait déployé une réflexion en ce sens au tournant de l’année 2015 qui visait à donner une place large à l’analyse des modes de vie dans la guerre. Sans le savoir, ces chercheurs répondaient aussi à leur manière à l’appel de Jean Baechler d’édification d’une polémologie générale qui tienne compte de la place de la guerre “*dans l’ensemble du règne humain*”. Ces jeunes chercheurs étaient allés sur leurs terrains d’études en voyageant dans l’espace pour aller voir comment vivaient, en Afghanistan ou en Afrique subsaharienne ceux pour qui le temps de la guerre s’établit régulièrement comme un temps ordinaire. Avec son étude, Laurent Vissière invite les lecteurs à opérer le voyage dans le temps.

Comme les autres auteurs de l’ouvrage, Laurent Vissière montre aussi la permanence des questions que pose la guerre. Or, cette permanence rend tentantes les expériences de modélisation. C’est à cette expérience que se livre Bernard Boëne dans le chapitre déjà évoqué plus haut en s’interrogeant sur une analogie possible entre l’imprévisibilité des relations internationales et l’imprévisibilité du temps mais cette fois-ci du temps météorologique. Le titre du chapitre surprend (“Relations internationales et météorologie, esquisse de ce que pourrait être une modélisation analogique non linéaire”). Le fait que le général iranien Qassem Soleimani ait été tué par une frappe américaine seulement quelques jours (le 3 janvier 2020) avant l’écriture de la recension de cet ouvrage n’est probablement pas étranger à l’intérêt très fort porté à ce chapitre qui vise à esquisser “*un modèle du climat ‘belligène’ ou non des relations internationales*”.

Bernard Boëne, quant à lui, explique ainsi sa démarche :

Jean Baechler avait énoncé (...) la seule règle du séminaire à l'origine de ce volume – parler librement de ce qui vous trotte dans la tête. La proposition ne pouvait pas mieux tomber. L'“État islamique” alimentait depuis peu la chronique par ses succès initiaux au Moyen-Orient, et la terreur qu'il commençait à répandre aux quatre coins du monde. Or, j'avais pu mettre un point final, en juin 2014, à un volume intitulé *Les sciences sociales, la guerre et l'armée* sans même le citer : je n'en avais jamais entendu parler. Ma vigilance n'était pas en cause : la presse avant cette date n'en faisait pas mention non plus. Ainsi, pour la seconde fois depuis le 11 septembre 2001, un groupe armé jusque-là inconnu du public informé pouvait, sans crier gare, bousculer l'échiquier international, et cette fois ramener le spectre de l'état de guerre. Et comme à chaque surprise de ce genre, l'analogie vague avec l'imprévisibilité du temps qu'il fait s'était imposé à mon esprit.

En forme d'ajout, on pourrait aussi rappeler que le 11 septembre 2001 provoqua chez un certain nombre d'historiens une réflexion renouvelée sur ce qui fait événement, après quelques décennies de déconstruction de la notion d'événement historique. Un numéro de la revue *Société et représentations* publié dix ans plus tard,¹ en 2011, contribua de manière salvatrice à dessiner les contours de ces renouvellements de l'analyse. Or, si les faits guerriers internationaux apparaissent bien comme moteurs dans cette réflexion collective, ils y côtoient assez systématiquement les catastrophes naturelles. La tentation à laquelle s'est laissé entraîner Bernard Boëne n'est donc pas si incongrue que cela.

Passant au crible les échecs et les succès de ceux qui, avant lui, ont tenté de modéliser le “climat” des relations internationales avec plus ou moins de bonheur, Bernard Boëne estime qu'il est possible de marier les théories actionnalistes avec les théories des dynamiques non linéaires pour tenter de décortiquer les mécanismes des aléas qui surviennent dès que le nombre d'acteurs impliqué dans les relations internationales grossit (et que se multiplient, notamment, des logiques de sens pouvant déboucher sur des résultats contre-intuitifs).

À partir des évolutions de la scène internationale depuis 1990, du 11 septembre 2001 à la situation la plus récente de l'État islamique (affaïssement territorial au Moyen-Orient et maintien d'une menace forte par le terrorisme à l'échelle internationale), il montre que les logiques de sens des acteurs principaux de cette scène n'ont guère varié mais qu'elles ne peuvent seules être prises en compte. Entrent aussi en jeu des facteurs de rang secondaire, internes à chaque zone et catégorie d'acteurs, qui imposent de combiner ensemble les “*divers étages de l'arène internationale*”. Il dégage ainsi l'idée qu'il est possible de combiner ces tendances, en choisissant des critères variés d'élaboration de scénarios en fonction des zones et des échelles d'analyse. Il conclut à la fécondité de la métaphore météorologique dans l'analyse du climat des relations internationales qui permettrait de définir un certain nombre d'“*états-limites analogues aux cyclones et anticyclones*”. Ce faisant, Bernard Boëne renouvelle un champ d'étude, ouvre de nouvelles

¹ “Faire l'événement, un enjeu des sociétés contemporaines”, *Sociétés et Représentations*, 2011/2 (n°32), numéro dirigé par Pascale Goetschel et Christophe Granger.

voies possibles de modélisation, appelant lui-même, à la fin de son texte, à l'éclosion de "*vocations de 'météorologistes' des relations internationales...*".

C'est bien l'une des forces de cet ouvrage de combiner ces chapitres consacrés à des thématiques pointues et précises avec des approches plus générales sur les équilibres entre la guerre et la paix, articulant les grands enseignements de Clausewitz et de Raymond Aron pour l'essentiel, afin de tracer une voie propre d'étude de la place qu'occupe la guerre dans l'ensemble du "règne humain" conforme au projet initial de Jean Baechler. Les articles de Jean Baechler lui-même ("Les origines de la guerre") ou de Christian Malis ("La guerre est-elle le moteur de l'histoire ?") apportent en effet des interrogations, des hypothèses et des pistes de réflexion qui viennent rompre avec des clivages interprétatifs souvent stériles. L'ouvrage tire de cette combinaison son aspect magistral car celui qui le lit entièrement trouve son regard renouvelé de multiples manières, par des questions variées qui pourtant s'articulent les unes aux autres de manière très cohérente.

Il fallait sans doute une personnalité comme Jean Baechler pour pouvoir faire éclore, au fil de longues années de séminaires et de journées d'études la rencontre du colloque des Treilles et l'ouvrage qui en a été tiré. Encore une fois, ce travail montre que les "*wars studies* à la française" qui occupent tant le débat universitaire et stratégique, depuis 2015 en particulier, existent. Mais il témoigne aussi de la grande liberté intellectuelle qu'il est nécessaire d'adopter pour rendre possible la réflexion collective en la matière, imaginer de nouvelles voies d'études et de réflexion, échapper aux chemins trop balisés d'une recherche académique qui ferait primer l'absolue cohérence méthodologique sur les tâtonnements fructueux. La manière dont Jean Baechler a pu réunir pour ce colloque des Treilles mais aussi pour les séminaires et journées d'études qui l'avaient précédé une si grande diversité de talents et de connaissances est emblématique d'un diagnostic récurrent : la rencontre entre ceux qui travaillent sur "*la place de la guerre dans le règne humain*" tient le plus souvent à des initiatives individuelles, longtemps demeurées isolées. Les temps changent, en la matière, des instituts de recherches et organismes universitaires permettent désormais des rencontres plus systématiques mais la richesse de cet ouvrage doit nous convaincre de continuer d'œuvrer en ce sens. Ce sont bien les approches croisées, la diversité des espaces, des époques et des angles étudiés qui permettent d'élaborer peu à peu cette polémologie générale chère au cœur de Jean Baechler.

Bénédicte Chéron

chercheuse-partenaire au SIRICE,
Université de Paris-Sorbonne